

Se trouver ailleurs

Le projet Andersen. Conception, interprétation et mise en scène de Robert Lepage, Théâtre du Trident, du 22 février au 19 mars 2005

Lentement la beauté. Texte de Michel Nadeau en collectif avec Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Hugues Frenette, Pierre-François Legendre, Véronika Makdissi-Warren et Jack Robitaille, mise en scène de Michel Nadeau, Théâtre Niveau Parking, au théâtre Périscope, du 22 février au 5 mars 2005

Jacqueline Bouchard

Number 203, July–August 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2005). Se trouver ailleurs / *Le projet Andersen*. Conception, interprétation et mise en scène de Robert Lepage, Théâtre du Trident, du 22 février au 19 mars 2005 / *Lentement la beauté*. Texte de Michel Nadeau en collectif avec Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Hugues Frenette, Pierre-François Legendre, Véronika Makdissi-Warren et Jack Robitaille, mise en scène de Michel Nadeau, Théâtre Niveau Parking, au théâtre Périscope, du 22 février au 5 mars 2005. *Spirale*, (203), 55–56.

SE TROUVER AILLEURS

LE PROJET ANDERSEN

Conception, interprétation et mise en scène de Robert Lepage, Théâtre du Trident, du 22 février au 19 mars 2005.

LENTEMENT LA BEAUTÉ

Texte de Michel Nadeau en collectif avec Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Hugues Frenette, Pierre-François Legendre, Véronika Makdissi-Warren et Jack Robitaille, mise en scène de Michel Nadeau, Théâtre Niveau Parking, au théâtre Périscope, du 22 février au 5 mars 2005.

SI L'ENFERMEMENT dans une succession de situations désagréables et confuses peut devenir angoissant et cauchemardesque, alors *Le projet Andersen* est un cauchemar malgré ses moments de franche hilarité et ses sourires constamment tapis entre les lignes. « *On peut pas sortir, on peut pas ouvrir la porte : c'est un décor.* » Comme dans un rêve pénible, les niveaux de significations se superposent et on peut parier que Robert Lepage lui-même n'en a pas épuisé la symbolique.

Un voyage pour adultes

Nous sommes bien dans une histoire racontée davantage que jouée, qui commence et finit derrière le rouge et l'or d'une reliure. Silence, on conte; le livre qui s'ouvre n'existe pas, ses pages sont des images : le rideau de scène est un écran qui devient une salle d'opéra en trois dimensions, et la scène de la scène dans laquelle Robert Lepage va animer son propre personnage, le personnage d'Andersen ainsi qu'un troisième, fiction hybride des deux premiers et leur miroir sans tain. Chacun épie l'autre, chacun est un peu voyeur, et le faisceau des projecteurs observe à l'occasion le public. Nous voilà sur la ligne de départ d'un *work in progress*, aux premières loges d'une débâcle créatrice qui porte en soi énergie et matière à débordement, à épuration, à transformation. Et effectivement, dès les premières représentations, la crue Andersen modifie son débit et abrège sa durée, laissant derrière elle des bribes d'elle-même.

C'est une œuvre qui parle de solitude, de perversité, du romantisme en butte à la modernité, de l'illusion versus la réalité. C'est également une métaphore de la quête de soi, de la fragilité de nos identités construites et fantasmées, le poids de nos mensonges, sur le désir d'accomplissement et de reconnaissance de l'artiste appelé à affronter la vérité de ses démons intérieurs et ses contradictions. *Le*

Projet Andersen est l'histoire de Lepage racontant l'histoire de son histoire — ou presque — à propos du conte et de l'histoire d'Andersen. *Le Projet Andersen* relate l'expérience d'un auteur québécois, Frédéric Lapointe, venu en résidence à Paris pour créer un livret d'opéra sur *La Dryade* de Hans Christian Andersen. Il s'y trouve piégé dans toutes sortes de contraintes professionnelles et domestiques, au milieu d'enjeux politiques, culturels et personnels, qui font déraiser son projet et le mettent en face de ses échecs. *Le Projet Andersen* est aussi le récit, et son histoire, d'un conte pour adultes où la nymphe Dryade rêve de quitter sa forêt pour voir la ville, consentant à mourir pour assouvir sa soif intense de connaître. Se brûler les ailes, littéralement, comme l'étrange et mystérieux Andersen qui voit son univers d'illusions éclater dans le bruit et les lumières crues de la modernité. *Le Projet Andersen* est enfin l'affaire de Robert Lepage, qui confie devoir s'identifier à une personne afin de pouvoir l'incarner. Cela signifie, ici, s'identifier à Andersen, à l'homme ou à son œuvre. L'entreprise ne fut pas facile pour Lepage, qui a mis quelque temps à se laisser toucher et imprégner par l'individu. La pièce respire d'ailleurs la difficulté du personnage Frédéric Lapointe à remplir son contrat, la lourdeur de ce dernier, le malaise d'un dépaysement outre-mer mal réussi versus une relation amoureuse terminée mais encore très présente : cet homme est mal assis dans sa tête et ses sentiments, à la fois ici et là, à la fois partout et nulle part. Toutes sortes d'ennuis inopinés ou de responsabilités bizarres s'agglutinent à sa mission artistique, à son angoisse de créateur exacerbée par les silences de son client parisien et le désintéressement entourant sa résidence d'artiste : difficultés lors de son arrivée, manque de lieu et d'outils pour travailler, mandat professionnel imprévu, obligation de garder le chien « névrosé » de son ex-compagne, Marie, et de gérer un environnement interlope. Industrie

du sexe et clips sado-masochistes font irruption dans sa création et son quotidien. Bref, nonobstant les éclats de rire, tout concourt à créer une atmosphère au mieux insolite et surréelle, au pire oppressante et glauque. Ce climat trouble s'incarne dans un directeur d'opéra pervers, à la sexualité malsaine, qui n'attend que sa promotion pour vivre et qui entretient une relation d'indifférence avec sa femme et une préoccupation lointaine pour sa fille. Quelque chose à voir avec un Hans Christian Andersen voyeur mais incapable de consommer une relation avec qui que ce soit, homme ou femme.

Lepage livre une performance solo vraiment impressionnante, verbale et très physique, commandée par de nombreuses métamorphoses de personnages dont certaines sont vraiment hallucinantes. Pour ce faire, aidé à la manipulation par Normand Poirier, il utilise tantôt un arbre, tantôt une fosse, tantôt une cabine de *sex-shop*, et tous ces stratagèmes et emprunts de personnalités finissent par rappeler ceux du voyeur. Parfois de guingois, sa perruque (Richard Hansen) ajoute à cette idée de déguisement ambigu. Lepage est Andersen comme Frédéric est Marie, et même son chien, lors de la séance de thérapie canine.

Il est difficile de nommer tous les intervenants dans ce spectacle, « *une meute* », dit Lepage. Marie Gignac est conseillère à la dramaturgie, Peder Bjurman a travaillé à l'écriture, Félix Dagenais est régisseur et assiste la mise en scène. Jean Lebourdais collabore à la scénographie, ce feu roulant d'acrobaties techniques qui doit beaucoup au cinéma. Dès le début, les noms des créateurs apparaissent en générique sur un écran, élément central de la représentation : s'y succèdent des séquences animées ou fixes, des images plates ou en perspective, des vues urbaines ou intérieures, l'ensemble constituant un défilé d'effets cinématographiques sans cesse renouvelés. Certains dispositifs sont fort réussis, d'autres

demandent ajustement. À l'avant-scène, des mécanismes font surgir à tour de rôle une forêt, des tabourets de bar, une rangée de cabines, etc. La charrette et le cheval de bois de Martin Beausoleil et la reproduction du marbre *Femme piquée par un serpent* de Patrick Binette font partie des accessoires de Marie-France Larivière, parfois étonnants. Nicolas Marois collabore à la conception des éclairages complexes, un élément fondamental ici, ne serait-ce que pour permettre les changements de costumes (Catherine Higgins) et la mise en place des décors. Jean-Sébastien Côté assure la conception sonore.

Rêver de partir

Créée en 2003 et décorée cette même année du Masque de la meilleure production de Québec, *Lentement la beauté* reviendra au Périscope en 2005 après une tournée nationale. Il est apaisant, dans cette pièce, de laisser la création éclairer l'âme et l'esprit et nous mener dans un monde où l'art, simplement et bellement, transforme la réalité. On ressent à la fois un processus à l'œuvre et son effet, puisqu'il s'agit d'une réflexion sur la poésie agissante du théâtre : la beauté, ici, c'est en quelque sorte la poétique. Les comédiens se déplacent dans l'espace, projettent des paroles, et lentement la « beauté » imprègne les spectateurs et les révèle à eux-mêmes. C'est ce qui nous arrive, ainsi qu'à L'Homme (Jack Robitaille), ce père de famille dans la quarantaine soudain plongé dans une sorte d'état médian, celui d'un individu qui, sur le point d'être initié et transformé, appartient encore à deux réalités. Le texte collectif signé par Michel Nadeau et les premiers interprètes regorge de clin d'œil adressés au théâtre et à l'art en général. L'irruption d'une artiste en quête d'idées pour son vernissage ouvrira un volet sur les arts visuels. Une discussion sur le théâtre dans une bibliothèque évoquera l'écart entre les critiques savante et populaire. Une savoureuse mise en abyme reconstitue une soirée au théâtre : les comédiens portraiturent ici des spectateurs, évoquant de petits irritants tels que le retard à prendre place, le papotage et le bonbon en papillote. Ils se transforment ensuite en acteurs alors qu'un autre comédien, L'Homme, devient leur spectateur, cela devant le « vrai » public qui assiste ainsi à la représentation d'une représentation.

Dans son itinéraire quotidien, cet Homme rangé rencontre la différence : une jeune dé-

crocheuse dont il achète le journal populaire, un simple d'esprit (merveilleusement incarné par Pierre-François Legendre); il entend les gémissements de plaisir nocturnes d'une voisine et côtoie la mort d'un collègue. La vie sous toutes ses formes l'interpelle et, de là-haut, les oiseaux migrateurs parlent d'urgence, de changement, de liberté. Il n'y a rien de dramatique dans son existence qui se déroule comme il l'a planifiée. Mais on éprouve la pesanteur de ses gestes au lever, l'affaissement de son corps sous le poids des tristes nouvelles. Accaparé par l'agitation des autres et ses responsabilités au travail, le cadre retrouve le soir une maison désertée par la parole mais tapissée de mémos. Sa femme (Lorraine Côté) qui l'aime s'investit à fond dans sa nouvelle carrière d'agent immobilière. Sa fille (Caroline Tanguay) est trop absorbée par ses études en traduction pour communiquer. Son fils (Christian Michaud), sans projet de vie, entretient avec lui une relation d'ordre économique. L'Homme est en somme un peu tout le monde, avec ses rêves non lus rangés sur les tablettes. Et puis un soir, une représentation des *Trois sœurs* de Tchekhov vient bouleverser son rapport au monde : partir, rêver toujours du possible malgré le temps irréversible. Ce moment de transfiguration est un point fort de la pièce, alors qu'un éclairage précis (Denis Guérette) condense dans son regard toute l'intensité de sa métamorphose intérieure.

À part Jack Robitaille, les comédiens incarnent plusieurs rôles. Leurs déplacements étourdissants caricaturent de façon humoristique, parfois cynique, le comportement fébrile et superficiel des employés du bureau. À l'annonce d'une restructuration de l'entreprise, leurs réactions s'expriment en réparties mâchouillées, débitées de manière inintelligible, ou en onomatopées qui stéréotypent la personnalité de chacun. Mais sont-ce bien là les collègues et le milieu de L'Homme, ou s'agit-il plutôt de la perception qu'il en a? Car tout au long de la pièce, l'excellente mise en scène de Michel Nadeau, assisté d'Anne-Marie Olivier, par divers procédés, nous plonge dans le monde des perceptions et des affects d'autrui, nous entraînant efficacement dans des incursions psychiques. Notre pensée accompagne celle de L'Homme dans ses songeries et il en résulte des mises entre parenthèses, des instants de pause et de grâce, un plaisir sensible. Cette « lenteur » onirique atteint un maximum d'efficacité lors d'un cau-

chemar éveillé du personnage où la décomposition du décor, l'avancée des portes et les apparitions incongrues de ses proches et connaissances interviennent pour créer une atmosphère fellinienne. Belle trouvaille que ce moment de vertige scénographique où basculent ses certitudes, où s'affole ce décor fonctionnel de Monique Dion dont l'« ordinaire » sobre est constitué pour l'essentiel d'un mur percé de portes et de fenêtres qui partagent toute la largeur de l'espace en deux zones, soit le dehors ou le dedans, selon les scènes. Cette simplicité, comme celle des costumes (Marie-Chantale Vaillancourt), laisse toute la place à l'expression des comédiens et à l'anamorphose de l'émotion bien rythmée et soutenue par des procédés sonores (Yves Dubois) et gestuels, ralentis ou accélérations. Ralenti cinématographique de L'Homme, par exemple, soudain distrait et absorbé par le cri des oiseaux migrateurs volant au-dessus du flot agité des travailleurs à l'heure de pointe. Ailleurs, gestes très lents qui nous amènent dans son univers affectif, au moment précis où s'y installe un sentiment ambigu, empreint d'émotion esthétique pour une serveuse de café (Marie-Josée Bastien). Plus loin, gros plan fixe sur le silence soutenu entre deux hommes, dans une chambre d'hôpital : quelque chose d'ailé passe, la mort qu'ils reconnaissent ensemble sans la nommer, dans ce non-dit de la coupure, tranchant comme une lame et chaud comme la plus intime des confidences.

L'attitude introspective de L'Homme et sa manière nouvelle de se comporter suscitent la méfiance. Le texte est aussi, il faut le souligner, une réflexion sur les différences de perception, puis sur la perception et la différence elles-mêmes. Des métaphores de cristaux de neige, d'érables et d'oiseaux évoquent la singularité inaliénable des individus sous la lisse apparence de leur conformité à une structure, à une espèce, à un système. Il y aurait donc place pour la créativité, pour l'originalité, dans la banalité des jours? À chacun sa lecture. On peut s'émerveiller devant les migrations saisonnières et voir de la beauté dans le rassemblement de tant de différences convergeant vers un but commun. Ou n'y voir que la répétition ennuyeuse d'un perpétuel va-et-vient, toujours semblable, entre le sud et le nord. Est-il plus facile de changer ses perceptions ou de changer sa vie?

Jacqueline Bouchard